897

PQ
2627
A58P4

5
2421

Edouard PATIGNY
38, Rue du Béguinage
Bruxelles

La
Petite Pensionnaire

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois au Théatre des Capucines.
le 19 décembre 1911.

GEORGES NANTEUIL & LÉON MIRAL

La Petite Pensionnaire

COMÉDIE EN UN ACTE

PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

1912

Tous droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

PQ
2627
A58P4

PERSONNAGES

GASTON.....	MM.	ARNAUDY.
LE ROI DE SEPTIMANIE..		TRAMONT.
ROBERT DE GIRANDE....		LUGUET.
FIRMIN, domestique.....		HERVIL.
LUCIENNE GAUDIN.....	Mlle	JEANNE ROSNY.

LIBRARY
1970

L'acte se passe à Paris, de nos jours.

LA PETITE PENSIONNAIRE

Le théâtre représente un petit salon de l'appartement de Lucienne Gaudin. Ce salon est attenant à la chambre à coucher. Sur un guéridon, un album à photographies. Mobilier élégant de femme cossue. Une fenêtre donnant sur la rue.

SCÈNE PREMIÈRE

GASTON, LUCIENNE.

Au lever du rideau, Lucienne a soulevé un rideau de la fenêtre et regarde dans la rue. Gaston est loin de la fenêtre et Lucienne lui répond sans se retourner. Gaston porte sous le bras, un grand livre; et tient dans sa main une bouteille de colle et des ciseaux.

GASTON, à mi-voix.

Eh bien ! Ça y est-il ?

LUCIENNE.

Ça va y être.

GASTON.

Vrai : il en met un temps à se décider.

LUCIENNE.

Qu'est-ce que tu veux ? Ce pauvre vieux ! Il a sa valise, son fusil, son carnier... Il lui faut bien le temps de caser tout cela dans l'auto.

GASTON.

Je meurs d'envie de venir voir...

LUCIENNE.

Fais pas ça, malheureux ! Tiens ! les adieux de Fontainebleau !

Elle fait un signe d'adieu.

GASTON.

C'est lui la vieille garde.

LUCIENNE.

Là ! Ça y est...

On entend le bruit d'un moteur qui démarre, puis le son d'une trompe d'auto.

GASTON.

Parti ?

LUCIENNE, abandonnant la fenêtre et venant à lui.

Oui ! Enfin seuls... et pour trois jours !

GASTON.

C'est l'orgie. (Il pose son grand livre, son paquet de journaux et sa bouteille de colle sur la table.) Je puis alors reprendre le petit travail que j'ai commencé là-bas dans la lingerie pendant sa visite d'adieux !...

Il s'installe.

LUCIENNE.

Où en es-tu ?

GASTON.

Je commence à découper ta presse de ce matin !

Je vais la coller et le livre d'or de tes triomphes sera enfin à jour!

LUCIENNE.

Tu es gentil, tu sais, de te donner tant de mal.

GASTON.

J'ai pris une responsabilité... J'en ai conscience. Je me suis engagé à découper et à coller sur ce bouquin précieux tout le bien et tout le mal que messieurs les journalistes écriront de mademoiselle Lucienne Gaudin pensionnaire du théâtre de la Comédie-Française... Je n'y faillirai point!... Je coupe (Il découpe un article.) et je colle!

LUCIENNE.

Ai-je une bonne presse ce matin?

GASTON.

Admirable! mais sans aucune valeur!

LUCIENNE.

Et pourquoi, s'il te plaît?

GASTON.

Parce que vraiment, on ne peut pas ne pas couvrir de fleurs les artistes qui viennent à l'œil travailler de leur métier dans les ministères!

LUCIENNE.

Sous l'Empire, on les payait!

GASTON.

Aussi, le régime a fait faillite!...

LUCIENNE.

Tu m'as entendue hier soir : qu'est-ce que cela donnait dans ce grand salon? Ai-je bien dit?

GASTON.

Comme toujours!

LUCIENNE.

Mal?

GASTON.

Trop bien!... C'est pire!

LUCIENNE.

Enfin, j'ai eu un gros succès!

GASTON.

Tout le monde a toujours un gros succès dans ce genre de manifestations.

LUCIENNE.

Tu es rosse!

GASTON.

Franc!

LUCIENNE.

En tout cas, le roi de Septimanie, en l'honneur de qui était donnée la fête, a paru apprécier, lui.

GASTON.

C'est ta condamnation!

LUCIENNE.

Il a d'ailleurs été très aimable : il m'a félicitée très gracieusement : il m'a donné la main.

GASTON.

Il a encore si peu de relations en France.

LUCIENNE.

Comment le trouves-tu?

GASTON.

Je le trouve roi... c'est-à-dire guindé, embêtant!

Du reste, moi c'est bien simple... je ne comprends que les rois d'Offenbach. Ceux-là, au moins, sont comiques... Je sais bien qu'il y a aussi nos présidents de la République... mais avec eux, c'est du comique triste. (Lisant une coupure.) Tiens, voilà un journal qui dit de toi des choses désagréables!

LUCIENNE.

Fais voir. (Il lui passe la coupure.) Ah! c'est du petit Richaud... ça ne m'étonne pas!...

GASTON.

Vous êtes mal... tous les deux?

LUCIENNE.

Parbleu! J'ai refusé de jouer la panne qu'il avait spécialement écrite pour moi dans sa dernière pièce.

GASTON.

Il fait donc des pièces?

LUCIENNE.

Comme tous les critiques!

GASTON.

C'est même probablement parce qu'il est critique qu'il est auteur.

LUCIENNE.

Il est toujours sûr d'avoir au moins un journal qui dira du bien de lui.

On sonne.

GASTON.

Flûte! Il y avait trop longtemps que nous étions tranquilles... Etre l'amant de cœur d'une grrrande artiste, c'est l'amour dans une gare de chemin de fer!... Plions bagage!

Il plie bagages. Entre Firmin.

SCÈNE II

LES MÊMES, FIRMIN.

FIRMIN.

Madame, c'est un monsieur. Il demande si Madame peut le recevoir.

LUCIENNE.

Son nom?

FIRMIN.

Il ne me l'a pas donné.

LUCIENNE.

Il ne vous a rien dit?

FIRMIN.

Il m'a dit simplement : c'est pour affaire!

GASTON.

Alors, il n'y a pas à hésiter...

LUCIENNE.

Ce doit être un agent quelconque...

GASTON.

Un cachet dans le monde...

LUCIENNE.

Pas dans le Nouveau, j'espère, c'est trop loin.

GASTON.

Pas dans l'autre, c'est trop long.

LUCIENNE.

Faites entrer!

Sort Firmin.

GASTON, très correct.

Je regagne ma lingerie.

Il ramasse son album, sa colle, etc... et sort par une porte du côté jardin. La porte au fond s'ouvre, et Firmin introduit un monsieur, jeune, élégant.

SCÈNE III

LUCIENNE, L'ATTACHÉ.

L'ATTACHÉ, saluant.

Mademoiselle !

LUCIENNE, aimable.

Monsieur !

L'ATTACHÉ.

Mademoiselle Lucienne Gaudin, n'est-ce pas ? Vous êtes d'ailleurs de celles que l'on ne saurait oublier lorsqu'une fois on les a vues !

LUCIENNE.

Vous êtes trop aimable, monsieur.

L'ATTACHÉ.

Monsieur Robert de Girande, attaché au Protocole.

LUCIENNE, lui désignant un siège.

Asseyez-vous donc, je vous en prie... (Il s'assied.) A quelle circonstance, monsieur, dois-je l'honneur de votre visite ? Vous avez dit à mon domestique : c'est pour affaire, et...

L'ATTACHÉ.

En effet, mademoiselle, c'est pour une affaire, une affaire même assez... difficile, assez délicate... à exposer...

LUCIENNE.

Je ne crois pas, monsieur, qu'il soit quelque chose de difficile à dire pour un membre du Protocole. N'avez-vous pas à votre disposition le langage diplomatique, c'est-à-dire le moyen d'embarlificoter suffisamment votre pensée pour lui enlever tout ce qu'elle peut avoir d'agressif et même d'intelligible.

L'ATTACHÉ.

Je vois que vous connaissez à merveille notre respectable institution. Je commence donc par vous dire, mademoiselle, que je suis le plus jeune et le plus nouveau parmi les attachés et que, comme tel, les corvées les plus désagréables me reviennent de droit.

LUCIENNE.

Est-ce donc si pénible d'être venu me faire visite ?

L'ATTACHÉ.

Que non pas ! Mais vous comprendrez dans quelques minutes combien j'eusse préféré avoir l'honneur de faire votre connaissance dans d'autres circonstances.

LUCIENNE.

Vous m'inquiétez. Expliquez-vous ?

L'ATTACHÉ.

Voici donc. Hier soir, mademoiselle, vous avez remporté au Ministère des Affaires Etrangères un immense succès, d'ailleurs tout à fait justifié.

LUCIENNE.

Jusqu'ici rien de grave.

L'ATTACHÉ.

L'opinion a été unanime. Le Ministre des Beaux

Arts lui-même, malgré l'horreur qu'il a de tout ce qui touche à l'art et à la littérature, a daigné vous applaudir violemment. Votre façon si puissante et si tendre aussi de dire les vers, votre voix si prenante et si doucement musicale, enfin, vos cheveux blonds, votre taille, la grâce souple qui se dégage de toute votre personne, ont fait sur l'assistance (Un temps.) et quelle assistance !

LUCIENNE.

Ne m'en parlez pas... une vraie chambrée de prix réduits !

L'ATTACHÉ.

Ont fait, dis-je, sur l'assistance, une impression profonde.

LUCIENNE.

Vous m'en voyez tout émue.

L'ATTACHÉ.

Mais il est une personne sur laquelle vous avez fait plus qu'une impression...

LUCIENNE, ironique.

Qu'ai-je donc fait ?

L'ATTACHÉ, poncif.

Un ravage.

LUCIENNE.

Non ?

L'ATTACHÉ.

Si ! Et cette personne, c'est...

LUCIENNE.

C'est ?

L'ATTACHÉ.

Sa Majesté le roi de Septimanie.

LUCIENNE.

Je ne l'ai pas fait exprès.

L'ATTACHÉ.

Sa Majesté n'a pu garder pour elle son secret, Elle s'en est ouverte au ministre qui s'en est ouvert au sous-secrétaire d'Etat qui a dû s'en ouvrir au commissaire du gouvernement qui s'en est ouvert à notre chef du Protocole et c'est devant ce cénacle imposant que Sa Majesté a fait l'aveu de sa passion.

LUCIENNE.

Sa passion ?

L'ATTACHÉ.

Oui, mademoiselle, sa passion, et Elle l'a fait dans des termes si précis que le gouvernement a compris... à demi-mot. (Changeant de ton.) Et vous, mademoiselle,... avez-vous compris ?

LUCIENNE.

Je comprends... oui... je comprends que S. M. est très indulgente, très courtoise...

L'ATTACHÉ.

Vous n'avez pas compris ?... En ce cas, je précise... Mademoiselle! Sa Majesté a manifesté au gouvernement le désir formel d'avoir avec vous le plus tôt possible un tête à tête, tout ce qu'il y a de plus privé !...

LUCIENNE, effarée.

Comme ça ?

L'ATTACHÉ.

Comme vous voudrez.

LUCIENNE.

Mais monsieur, c'est honteux de vous charger d'une pareille commission.

L'ATTACHÉ.

Hélas! mademoiselle, je suis fonctionnaire!... Je fonctionne!...

LUCIENNE.

Répondez au gouvernement que je refuse...

L'ATTACHÉ, calme.

Non.

LUCIENNE.

Comment, non?...

L'ATTACHÉ, même jeu.

Vous ne pouvez pas.

LUCIENNE.

Vous dites?

L'ATTACHÉ.

Je dis... Vous ne pouvez pas.

LUCIENNE, exaspérée.

Ah! ça par exemple!... Et pourquoi s'il vous plaît?

L'ATTACHÉ.

D'abord, parce que c'est un grand honneur pour vous d'avoir été distinguée par Sa Majesté.

LUCIENNE, vivement.

Je m'en fous. (Se reprenant.) Oh! pardon, monsieur... c'est un reste de Conservatoire!...

L'ATTACHÉ.

D'ailleurs... pourquoi discuter puisque ma dé-

marche n'est qu'une démarche de courtoisie et que vous ne pouvez pas refuser.

LUCIENNE.

Et encore une fois, pourquoi ?

L'ATTACHÉ.

Parce que... Parce que vous êtes fonctionnaire! et que comme fonctionnaire il faut faire comme moi... il faut fonctionner!...

LUCIENNE.

Fonctionnaire, moi ?

L'ATTACHÉ.

Mais... parfaitement! La Comédie-Française est, ne l'oubliez pas, un théâtre subventionné... c'est donc une institution gouvernementale, qui relève du ministre; par conséquent, tous ceux qui y touchent d'une façon quelconque sont des fonctionnaires!

LUCIENNE.

Eh bien... je suis fonctionnaire, soit! mais ce n'est tout de même pas cela qui m'obligera, pour faire plaisir au gouvernement, de jouer au père et à la mère avec le premier sauvage en ballade que cela amusera.

L'ATTACHÉ.

Hélas! si, mademoiselle ! Le fait d'être fonctionnaire implique de pareils sacrifices... Est-ce que ça amuse notre Président d'aller inaugurer aux quatre coins de la France des asiles de vieillards et des monuments d'inconnus ? Non, n'est-ce pas? Eh bien, regardez avec quelle souriante résignation il le fait. Et pourquoi ? Parce qu'il est le premier fonc-

tionnaire de la République! Suivez, mademoiselle, cet exemple, venu de haut.

LUCIENNE.

Non, monsieur.

L'ATTACHÉ.

Songez, mademoiselle, que ce que vous faites est grave. S. M. emportera de l'hospitalité française un souvenir déplorable ; c'est peut-être pour le pays une alliance perdue.

LUCIENNE.

Pour moi c'en est une gagnée.

L'ATTACHÉ.

Songez que votre refus peut amener une dangereuse complication diplomatique... une guerre peut-être... Qui sait?

LUCIENNE.

Je m'en moque.

L'ATTACHÉ, montant le ton.

Enfin, mademoiselle, puisqu'il faut tout vous dire : Réfléchissez, réfléchissez bien. En ce moment...

LUCIENNE.

Eh bien, quoi ? en ce moment ?

L'ATTACHÉ.

En ce moment, vous jouez le so-cié-ta-riat.

LUCIENNE, vivement.

Vous dites?... Je joue le... sociétariat ?

L'ATTACHÉ.

Oui, mademoiselle... le sociétariat.

Un temps.

LUCIENNE, changeant d'allure.

Ah ah ?...

L'ATTACHÉ.

Vous réfléchissez... maintenant.

LUCIENNE.

Tiens ! (Changeant de ton.) Alors... si je... parfaitement... vous êtes certain que... 3 douzièmes ?

L'ATTACHÉ.

Au moins !

LUCIENNE.

C'est que... je connais trois ou quatre candidates qui ont des chances sérieuses de passer avant moi.

L'ATTACHÉ.

Celles-là n'ont que des titres artistiques... elles peuvent attendre.

LUCIENNE.

Ah ?... (Un temps.) Alors, monsieur, dites au... gouvernement que...

L'ATTACHÉ.

Vous consentez ?

LUCIENNE.

Oui, monsieur. Et... quand ?

L'ATTACHÉ.

Tout à l'heure.

LUCIENNE.

Déjà ?

L'ATTACHÉ.

Le gouvernement n'avait pas douté une minute de votre conscience artistique. Je me suis même permis de déposer dans votre antichambre une mi-

nuscule valise qui contient les objets dont Sa Majesté a l'habitude de faire usage en pareil cas.

LUCIENNE.

Ça devient de l'abus de pouvoir.

L'ATTACHÉ.

Je dois ajouter que Sa Majesté fera les choses très largement.

LUCIENNE, vivement.

Je vous en prie, monsieur, n'abordons pas cette question!

L'ATTACHÉ.

Alors, ce sera un bijou. Vous voudrez bien Mademoiselle demeurer chez vous aujourd'hui. Sa Majesté ne saurait manquer d'être exacte.

LUCIENNE, moqueuse.

Le Protocole n'a pas d'instructions spéciales à me donner?

L'ATTACHÉ.

Etre consciencieuse et... bien française... voilà tout.

LUCIENNE, moqueuse.

Vous êtes bien payé, au Protocole... pour faire... ce que vous venez de faire ici?

L'ATTACHÉ.

Douze cents francs; mais des rubans à discrétion...

LUCIENNE.

Ça vaut mieux que ça!

L'ATTACHÉ.

Mademoiselle!

LUCIENNE.

Monsieur !

Il sort.

SCÈNE IV

LUCIENNE, puis GASTON.

LUCIENNE.

Un régime qui en est là, est un régime fichu ! (Elle ouvre la porte côté jardin par laquelle est sorti Gaston et elle appelle.) Tonton ! Tonton !

VOIX DE GASTON.

Quoi ?

LUCIENNE, énervée.

Viens ! viens vite ! (Elle maintient la porte ouverte.) Mais dépêche-toi donc.

On entend Gaston arriver en courant ; il entre portant toujours l'album et son paquet de journaux.

GASTON, moqueur.

Qu'est-ce qu'il y a mon Dieu ?... La Joconde est retrouvée ?

LUCIENNE.

Il s'agit bien de cela !... Sais tu qui sort d'ici ?

GASTON.

Un homme... Je l'ai vu entrer.

LUCIENNE.

Sais-tu qui est cet homme ?

GASTON.

Pas encore, mais je sens que je vais le savoir.

LUCIENNE.

C'est un attaché au protocole.

GASTON.

Je le sais.

LUCIENNE.

Comment le sais-tu ?

GASTON.

Tu viens de me le dire.

LUCIENNE.

Et sais-tu ce qu'il est venu faire ?

GASTON.

Non ! mais je vais le savoir.

LUCIENNE.

Dieu ! que tu es assommant !

GASTON.

Va, va, tu perds du temps.

LUCIENNE, importante.

Il est venu me prier au nom du Gouvernement de la République...

GASTON.

De dire le « Vase Brisé » à la manufacture de Sèvres...

LUCIENNE.

Non, mon ami, mais de recevoir dans mon lit S. M. le roi de Septimanie.

GASTON.

C'est beaucoup plus rigolo !...

LUCIENNE.

Tu dis ?...

GASTON.

Je dis que c'est dégoûtant, et que tu as bien fait de flanquer à la porte cet émissaire avec tout le déshonneur qui lui est dû !

LUCIENNE.

Mais c'est que je ne l'ai pas flanqué à la porte.

GASTON.

Tu ne l'as pas... alors tu es une misérable ! une...

LUCIENNE.

Que voulais-tu que je fisse ?

GASTON.

D'abord ; pas d'imparfaits du subjonctif ! ensuite, que tu te révoltasses et que tu flanquasses à la face de ce monsieur un *Non* catégorique dit avec plus de lettres qu'il n'en faut pour l'écrire.

LUCIENNE.

Je l'ai fait... d'abord, et puis...

GASTON.

Et puis ?

LUCIENNE.

Et puis... (Hésitante.) J'ai cédé.

GASTON.

Tu as ?

LUCIENNE.

J'ai !... Il paraît que je ne peux pas faire autrement.

GASTON.

Tu ne peux pas ?...

LUCIENNE.

Non ! Je fais partie d'un théâtre subventionné. Je suis fonctionnaire, mon pauvre Tonton! et comme fonctionnaire... je dois fonctionner... Il paraît que c'est le devoir !

GASTON.

C'est lui qui t'a dit cela, naturellement ?

LUCIENNE.

C'est lui !... et il sait ce qu'il dit, va... il a l'habitude... Il m'a dit aussi que je devais accepter : pour la France ! Que mon refus entraînerait de la part de Sa Majesté de l'antipathie pour le pays, empêcherait une alliance, motiverait une guerre, peut-être !

GASTON.

Il n'y aurait vraiment pas de quoi !

LUCIENNE.

Insolent !

GASTON.

Et c'est devant tout cela que tu as cédé ?

LUCIENNE.

Non. J'ai cédé parce que, à bout d'arguments, il s'est tout d'un coup écrié d'une voix perfide : songez, mademoiselle, que vous jouez le sociétariat... Alors, j'ai vu trouble, j'ai eu la vision précise de l'effondrement de toute ma carrière, de toutes mes ambitions, de toutes mes fiertés ! et je ne me suis plus senti la force de lutter.

GASTON, avec mépris.

Cabotine !... (Un temps.) Et tu crois que moi, je vais laisser faire ça ! Non ! mais tu le crois !... Re-

garde-moi bien... regarde-moi bien en face. Mais je m'en bats l'œil, moi, que tu sois sociétaire.

LUCIENNE, avec éclat.

Gaston... ne dis pas ça!

GASTON.

Si, je le dis et je le répète! dix fois, cent fois, mille fois! Je m'en bats l'œil! J'ai une maîtresse que j'aime, je ne veux pas la prêter! Tu me diras qu'il y a ton vieux, je le sais! ça m'est égal, il ne compte pas... Mais un autre?... Jamais de la vie! Qu'il soit roi, empereur, ou marchands de marrons, c'est le même prix!... Vous entendez, mademoiselle Gaudin Lucienne de la Comédie-Française, je vous défends... (Changeant de ton.) Du reste, tu as compris.

LUCIENNE.

Mais je ne peux pas! Je ne peux plus refuser... J'ai dit oui... et Sa Majesté va arriver...

Un silence.

GASTON, après un petit temps.

Ecoute, Lucienne... Sois franche, soit tout à fait franche...

LUCIENNE.

Mais, mon chéri...

GASTON.

Ça ne t'amuse pas un peu... ça ne te flatte pas un tantinet de... avec Sa Majesté... parce que si cela était, je saurais ce qui me reste à faire... mon chapeau... et adieu.

LUCIENNE, vivement.

Tu es fou!... Mais c'est une corvée... artistique...

épouvantable... Je suis une pauvre étoile qui va gagner les siennes sur le champ de bataille.

GASTON, lyrique.

Austère Lit!

LUCIENNE.

Tu l'as dit!

GASTON.

C'est tout ce que je voulais savoir... Va, va chez toi... va te faire belle.

LUCIENNE, câline.

Alors, tu ne récrimines plus ? Tu deviens raisonnable ?

GASTON, moqueur.

Pense donc! Le sociétariat... Mais ce sont tous les théâtres de province assurés ! (La poussant vers sa chambre à coucher.) Va!

Elle y entre, il revient seul.

SCÈNE V

GASTON, seul.

GASTON.

Voyons? il s'agit maintenant de prendre des dispositions rapides. Il faut être à la fois correct pour ne pas nuire à l'avenir de l'artiste, et habile pour éviter à tout prix cette royale étreinte. (Prenant l'album de coupures.) L'album, la colle, la réclame, je continuerai ce travail-là demain. (Ce disant, il prend les journaux qu'il a apportés et les range.) D'ailleurs, c'est très

avancé. *Le Figaro* : c'est fait, *Le Gaulois*, *L'Echo de Paris*, c'est fait. (Il en fait un paquet.) *Le Matin*... à faire. (Il le met d'un autre côté.) *Le Journal*, à faire ! (Même jeu.) *Le Jockey*... à... (Il s'arrête.) *Le Jockey* !... Voilà peut-être mon affaire... (Il l'ouvre et lit.) « Aujourd'hui, » courses à Saint-Ouen... (Il tire sa montre et lit l'heure.) » Deux heures vingt... ça va !... (Lisant.) Cinquième » course : Chartreuse... Fleur de Mai... Menuet... » l'Indiscret... Idéal... Sa Majesté... » Hé ! ce nom me paraît tout à fait de circonstance. (Il pose le journal, va à la porte du fond et appelle.) Firmin ! (Pas de réponse.) Firmin ! (Il referme la porte et va à celle côté jardin. Même jeu.) Firmin !

LA VOIX DE FIRMIN.

Monsieur !

GASTON.

Voulez-vous venir... tout de suite.

LA VOIX DE FIRMIN.

Voilà, monsieur.

Firmin entre. Il est en tablier.

SCÈNE VI

GASTON, FIRMIN.

GASTON.

Vous aimez toujours les courses, Firmin ?

FIRMIN.

Hélas, monsieur, c'est mon vice !

GASTON.

Voici... J'ai aujourd'hui pour Saint-Ouen un tuyau extraordinaire.

FIRMIN.

C'est?...

GASTON, lui montrant le journal.

Sa Majesté !

FIRMIN, étonné.

Ah !... monsieur croit... Ça me parait bien chargé... de plus... c'est un Lauzun, ça ne va pas bien quedans le lourd, et aujourd'hui... le terrain va être bien dur... et puis, Sa Majesté, ça doit être un cheval couronné?

GASTON.

Si ça avait des chances, ça ne serait plus un tuyau.

FIRMIN.

Moi, je veux bien...

GASTON.

Firmin, il est deux heures vingt-cinq, vous allez sauter en taxi, vous allez filer à Saint-Ouen et vous me mettrez... (Il sort son portefeuille.) cinq louis gagnants, cinq louis placés sur Sa Majesté.

Il lui donne deux billets de cent francs.

FIRMIN.

Mais, monsieur, c'est que je ne peux pas m'absenter. La femme de chambre est partie dans son pays pour trois jours! Alors, je suis tout seul.

GASTON.

Allez! Je prends tout sur moi!

FIRMIN.

Et si madame se fâche?

GASTON.

Madame ne se fâchera pas. Je vous dis que je le prends sur moi.

FIRMIN, regardant le journal.

Monsieur a vu que le tuyau court aussi dans la troisième course.

GASTON.

Eh bien, vous le jouerez dans la première où il partira! Allez, Firmin, allez vite!

Il le pousse.

FIRMIN, enlevant son tablier.

Monsieur me laissera bien enlever mon tablier.

GASTON.

Oui! Ça je vous le permets... à la rigueur!... N'oubliez pas : Sa Majesté... Cinq louis de chaque côté.

FIRMIN.

Oui, monsieur!

Firmin sort et Gaston laisse la porte du fond ouverte jusqu'à ce qu'on entende la porte du palier se fermer.

GASTON, revenant.

Là, voilà la livrée écartée. Nous n'avons plus à craindre le jugement généralement bienveillant des domestiques!... Maintenant, voyons. (Il va à la porte de la chambre de Lucienne et appelle d'une voix douce.) Lucienne!

VOIX DE LUCIENNE.

Mon chéri!

GASTON.

Je peux venir?

LUCIENNE.

Je suis toute déshabillée.

GASTON.

Raison de plus!

LUCIENNE.

Non! non! n'entre pas!

GASTON.

Bon! bon!... Alors je m'en vais!

LUCIENNE, faussement.

Tu t'en vas?

GASTON.

Dame... étant donné ce qui va se passer ici... je ne crois pas que ma présence soit bien utile...

LUCIENNE.

Alors, au revoir... Dis donc?

GASTON.

Quoi?

LUCIENNE.

Dis à Firmin que si on sonne, il aille ouvrir, qu'il fasse entrer dans le petit salon... et qu'il me prévienne.

GASTON.

Bon. Quand veux-tu que je revienne?

LUCIENNE.

A sept heures.

GASTON.

Entendu... Au revoir!

LUCIENNE.

Au revoir !

Il referme la porte, traverse le salon, ouvre la porte du fond et au moment où à travers l'antichambre, il va gagner la porte d'entrée, on sonne, il s'arrête court.

GASTON.

Lui !

Il réfléchit une seconde : prend dans l'antichambre sur une chaise le tablier que Firmin a laissé, le passe rapidement, ouvre la porte respectueusement, le Roi paraît.

SCÈNE VII

GASTON, LE ROI.

Gaston très correct introduit le Roi qui entre majestueusement dans le salon.

LE ROI, accent légèrement slave.

Je suis donc chez madame Lucienne Gaudin de la Comédie-Française, n'est-ce pas ?

GASTON.

Vous êtes ?

LE ROI.

Veuillez donc annoncer, je vous prie, le comte de Stalberg ?...

Il lui donne une pièce.

GASTON, calme.

Non !

LE ROI.

Vous dites ? domestique ?

GASTON, même jeu.

Je dis non!... (Le roi tient sa main ouverte, Gaston lui rend sa pièce.) Je n'annoncerai pas le comte de... ce que vous avez dit parce que Votre Majesté n'est pas le comte de... ce que vous avez dit, mais bien Sa Majesté le roi de Septimanie.

LE ROI

Et comment savez-vous ?

GASTON.

Parce que je reconnais votre Majesté pour l'avoir rencontrée hier soir au ministère des Affaires Etrangères.

LE ROI, étonné.

Vous étiez donc à la soirée ?

GASTON, souriant.

Tiens, parbleu ! (Reprenant le ton du domestique.) Dans l'antichambre où je portais le manteau de mademoiselle... lorsque Sa Majesté fit son entrée au ministère.

LE ROI.

Je cesserai donc de dissimuler. (Gaston s'incline.) Dites-moi, domestique ?

GASTON.

Majesté !

LE ROI.

Il y a longtemps que vous êtes au service de madame Gaudin ?

GASTON, insistant.

Mademoiselle Gaudin... Depuis l'entrée de *mademoiselle* à la Comédie-Française.

LE ROI.

Fort bien. C'est une personne aimable, n'est-ce pas ?

GASTON.

Peuh !... si on veut.

LE ROI.

Elle n'est pas ?

GASTON.

Un peu lunatique... plutôt prétentieuse.

LE ROI.

Ah ? Ah ?... Jolie, en tout cas... ravissante ?

GASTON.

Peuh! Si on veut!

LE ROI.

Comment si on veut ?

GASTON, avec mépris.

Femme de théâtre... Fait de l'effet... Comme ça, aux lumières, d'un peu loin... c'est bien... Mais le matin... avant le pansage...

LE ROI.

C'est... comment vous dites en France ?... moche ?

GASTON.

Grands dieux! Je ne dis pas cela... c'est quelconque...

LE ROI.

Ah ? Ah ?... Bien faite par exemple, jolie ligne, n'est-ce pas?

GASTON.

Peuh!... corset!...

LE ROI.

Vous dites?

GASTON.

Je dis que nous autres, domestiques, nous connaissons de menus détails intimes, qui nous permettent d'apprécier plus exactement... et puis, nous avons des yeux... nous voyons comme ça en ouvrant par hasard une porte.

LE ROI.

Alors?... (Faisant le geste de montrer la poitrine et les hanches.) pas épatant?

GASTON, énigmatique.

Peuh! quelconque.

LE ROI.

Ah! Ah! Et l'amant?... qui est-ce l'amant?

GASTON.

Quel amant?

LE ROI.

Eh bien, mais l'amant? Son amant?

GASTON, jouant l'effarement.

Ah! ça?... je ne sais pas ce que Sa Majesté veut dire... Son amant? Mademoiselle n'a pas d'amant.

LE ROI.

Comment... pas d'amant?

GASTON.

Mais non, Majesté.

LE ROI.

Vous rigolez, domestique, vous rigolez!

GASTON.

Mais non, Majesté! Je suis très sérieux.

LE ROI.

Alors, je ne vais pas avoir la satisfaction de tromper quelqu'un? Ça je regrette!

GASTON, jouant l'effarement.

Vous dites, Majesté... tromper quelqu'un? Mais alors, Votre Majesté venait pour...

LE ROI.

Pour ça... exactement.

GASTON.

Mais Votre Majesté ne sait donc pas?

LE ROI.

Qu'est-ce qu'elle ne sait pas?

GASTON.

Que Mademoiselle... est, comment dirais-je... que Mademoiselle est... Mademoiselle!

LE ROI.

Allons! allons... qu'est-ce que vous dites, domestique avec votre Mademoiselle! Oui, enfin qu'est-ce que cela signifie ça : Mademoiselle?

GASTON.

Cela signifie que jamais... Mademoiselle n'a... enfin, que pas encore...

LE ROI.

Quoi? Quoi?... Alors?... Jeanne d'Arc?

GASTON.

Voilà! Sa Majesté a trouvé le mot! Mademoiselle est : Jeanne d'Arc!

LE ROI.

Vous êtes sûr?

GASTON.

Mais tout Paris sait cela!

LE ROI.

Bougre!

GASTON.

Ce détail trouble Votre Majesté.

LE ROI.

Dame!

GASTON.

Je comprends cela... c'est une responsabilité morale.

LE ROI.

Et physique donc.

GASTON.

Çà, sûrement... Si Votre Majesté n'est pas absolument sûre d'elle?

LE ROI, pas rassuré.

Heu?

GASTON.

Votre Majesté paraît certes avoir encore une verdeur appréciable!...

LE ROI.

Merci!

GASTON.

... Mais, tout de même, il n'est peut-être pas si facile que cela de réussir... là où toute la Comédie-Française a échoué.

LE ROI.

Ah! la Comédie a essayé de...

GASTON.

Parbleu, naturellement! Ces messieurs des Beaux-Arts aussi... et sans plus de succès d'ailleurs.

LE ROI.

Bougre!

GASTON.

Mademoiselle est le fétiche de la Maison... Maintenant Votre Majesté sera peut-être plus heureuse...

LE ROI.

Peut-être... (Inquiet.) Cependant, si par malheur un échec m'arrivait... je serais ridicule...

GASTON.

Ah! ça! grotesque! L'accident serait connu, les journalistes en feraient des gorges chaudes... on rigolerait aux Beaux-Arts, ces messieurs sont si gamins, mais ce qui est plus grave on rigolerait en Septimanie.

LE ROI.

Oui, mais si je triomphe ?

GASTON.

Oh bien, l'opposition dira que Votre Majesté est sadique, débauchée, qu'elle a profité de son prestige pour séduire une innocente... et qu'elle a sur le canapé la victoire plus facile que sur le champ de bataille... Et puis... si Sa Majesté la reine vient à savoir... complications domestiques.

LE ROI.

Evidemment! (Changeant de ton.) Mais comment diable ces messieurs du Protocole ne m'ont-ils pas prévenu ? Ils auraient dû connaître ce détail; c'est leur

affaire. Ah! mon Dieu comme tous ces services fonctionnent mal dans votre pays de France!

GASTON.

On a peut-être voulu faire une bonne blague à Votre Majesté.

LE ROI, décidé.

Eh bien! S'il est cela, les blagueurs en seront pour leurs frais! Sa Majesté ne marche pas.

GASTON.

Sa Majesté fera sagement. Il y a des cas dans lesquels un monarque ne doit pas se placer... Dois-je tout de même prévenir Mademoiselle?

LE ROI.

Tout de même!... Je m'en tirerai par quelques banalités... aimables!

GASTON.

Bien, Majesté!

Il sort par la porte du fond.

SCÈNE VIII

LE ROI, seul d'abord, puis LUCIENNE.

LE ROI.

Heureusement que ce domestique m'a fait savoir... (Il marche de long en large.) Très contrariant!... Très contrariant!... Sans lui, où allais-je? Jeanne d'Arc? A mon âge?... Téméraire! Imprudent! Oh! oh!... (Il prend son chapeau.) Très envie de m'en aller!

Il dessine un mouvement comme pour sortir, lorsque la porte de la chambre à coucher s'ouvre et Lucienne paraît.

LUCIENNE, interdite, elle pousse un cri.

Oh! (Se reprenant.) Comment, Sire? Vous êtes là? et l'on ne m'a pas prévenue.

LE ROI, correct et froid,

Le domestique venait d'aller...

Il s'incline respectueusement.

LUCIENNE, avec une révérence.

Je prie Votre Majesté de m'excuser.

LE ROI.

Elle excuse!

Un temps.

LUCIENNE.

Je suis très heureuse, Sire, d'avoir l'honneur de votre visite et très flattée que vous ayez bien voulu prendre hier soir quelque plaisir à m'entendre dire des vers.

LE ROI.

Je suis très heureux également que vous ayez bien voulu me permettre de vous faire visite et j'ai été très heureux de vous entendre hier soir dire des vers...

Un froid.

LUCIENNE.

Paris est une si belle ville!... Le Président est un si charmant homme que cela a dû être pour Votre Majesté une véritable joie de visiter les richesses de notre capitale en son aimable compagnie.

LE ROI.

Paris est une très belle ville... Le Président est un si charmant homme que cela fut pour moi une

véritable joie de visiter les richesses de votre capitale en son aimable compagnie.

Un froid. Le Roi prend sur la table le journal *Le Jockey* et l'ouvre au programme de la journée.

LUCIENNE, vivement.

Votre Majesté s'intéresse aux choses de sport ? En France la passion des courses est extraordinaire et elle a pénétré toutes les couches de la société.

LE ROI.

Je m'intéresse aux choses de sport... En Septimanie, la passion des courses est également extraordinaire, elle a pénétré toutes les couches de la société. (Un temps.) Ah! je vois qu'il y avait aujourd'hui des courses à Sainte-Ouenne.

LUCIENNE, profitant de cette question pour s'approcher du Roi et lire le titre du programme.

Oui, Sire... à Saint-Ouen!

LE ROI.

Très curieux!... Il y a là un cheval qui s'appelle comme moi... Sa Majesté!

LUCIENNE.

C'est une rosse!... (Se reprenant.) Oh! je vous demande pardon, Majesté... Je suis un peu les courses... et alors... je connais la qualité des chevaux.

LE ROI.

Je pardonne! (Un froid. Pendant ce froid le Roi a ouvert un album de photographies qui se trouve sur la table : il regarde les portraits.) Mais, pardon... J'ouvre cet album de photographies... Je suis indiscret peut-être ?

LUCIENNE.

Mais non, mais non, Sire, au contraire.

LE ROI, feuilletant.

Ce sont des dames de vos amies : ces personnes?

LUCIENNE.

Mais oui, Sire, des camarades de théâtre, surtout de la Comédie-Française!

LE ROI.

C'est amusant! (Regardant.) Jolie, celle-ci?

LUCIENNE.

En effet, elle s'habille bien!

LE ROI, désignant une photo.

Vous!

LUCIENNE.

Oui, Sire.

LE ROI.

Ah! charmante! Je prends?...

LUCIENNE.

Vous pouvez...

Il prend la photo.

LE ROI, tournant la page.

Oh! que de messieurs! une douzaine! (Il tourne la page.) Et encore autant ici! Qui sont ces vingt-quatre z'hommes?

LUCIENNE.

Les ministres des Beaux-Arts qui se sont succédé depuis mon entrée au théâtre de la Comédie-Française.

LE ROI.

Seulement vingt-quatre? C'est peu pour la France... ils sont vilains. (Il tourne une page.) Tiens! quelle drôle d'idée!

LUCIENNE, un peu interloquée.

Sire ?

LE ROI.

Pourquoi donc au milieu de toutes ces personnes remarquables avoir mis le portrait de votre valet de chambre.

LUCIENNE.

De mon valet de chambre ?

LE ROI, désignant le portrait sur l'album.

Tenez! Celui-ci!

LUCIENNE.

Ça... mon valet de chambre... (Un éclat de rire.) Mais, c'est mon amant.

Le Roi ferme violemment l'album.

LE ROI.

Votre amant?

LUCIENNE.

Mais oui.

LE ROI.

Votre amant... amant? Enfin celui qui a tous les avantages de ce titre?

LUCIENNE.

Mais oui. Sire... mais oui!

LE ROI, enchanté.

Vous avez un amant! Elle a un amant! Délicieux! Admirable! (A part.) Je comprends, je comprends...

LUCIENNE.

Sire, qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

LE ROI, très gai.

Mais rien! Rien du tout. J'exprime ma joie d'avoir fait la connaissance de ce monsieur, il a l'air charmant et... il ne s'ennuie pas.

Il a pris Lucienne par la taille.

LUCIENNE.

Mon Dieu, Sire, je l'espère.

LE ROI, très chaud maintenant.

Il serait insatiable vraiment.

Il lui embrasse les bras.

LUCIENNE.

Ah! Sire! Je vous aime mieux ainsi, tout à l'heure vous me glaciez; notre conversation avait l'air d'un échange de toasts officiels, c'était navrant, et j'avoue que je ne comprenais plus...

LE ROI.

Que voulez-vous? Je suis un peu lent à me mettre en train... c'est le tempérament de mon pays... (Il l'embrasse.) Et maintenant, vous comprenez?...

LUCIENNE.

On comprendrait à moins...

LE ROI.

Alors, allez m'attendre chez vous... dans votre chambre, je vais aller vous retrouver...

LUCIENNE.

Nous y serons mieux pour causer.

LE ROI.

J'en suis sûr... (Elle a presque gagné la porte, il la rappelle.) Ah?... Où puis-je sonner votre domestique si j'ai besoin de lui?

LUCIENNE, indiquant la sonnette.

Ici, Sire!... A bientôt!...

LE ROI.

A bientôt.

Elle est sortie.

SCÈNE IX

LE ROI, GASTON.

LE ROI, seul, à la fois content et irrité.

Ah! c'est l'amant!... (Il regarde encore une fois le portrait dans l'album.) C'est l'amant.

Il ferme l'album et va sonner. Entre Gaston, toujours en tablier blanc.

GASTON.

Sa Majesté désire?

LE ROI.

Apportez-moi, je vous prie, un petit sac en cuir jaune, qu'un monsieur a dû laisser dans l'antichambre...

GASTON.

Bien, Sire!

Il sort.

LE ROI.

Très correct pour un homme du monde, on croirait qu'il n'a jamais fait que cela toute sa vie.

Rentre Gaston portant le sac.

GASTON.

Sire, est-ce cela?

LE ROI, très sec.

Cela même; approchez, domestique. (Gaston s'approche.) Ouvrez. (Gaston ouvre le sac. Le Roi s'assied.) Déchaussez. (Le Roi lui tend un pied. Gaston très vexé se met aux genoux du Roi et lui enlève non sans mauvaise humeur, la première, puis la deuxième botte. Cela fait, le Roi lui commande.) Les pantoufles?... dans le sac! (Gaston fouille dans le sac, il en sort une paire de pantoufles.) Mettez les pantoufles. (Gaston se remet aux pieds du Roi, le rechausse, le Roi se lève.) Bon! (Puis il tire de la poche intérieure de sa redingote son portefeuille, le met dans la poche de son pantalon, puis enlève sa redingote et dit.) Posez sur la chaise. (Il la tend à Gaston. Gaston la place sur une chaise un peu en paquet. Le Roi sèchement.) Mieux! (Gaston la pose mieux.) Bien! (Le Roi d'une voix autoritaire.) Le miroir! (Gaston est interdit.) Le miroir dans le sac! (Gaston fouille dans le sac et en tire un miroir qu'il passe au Roi Le Roi s'y regarde.) Agréable!... (A Gaston.) Le pyjama?

GASTON.

S'il vous plaît?

LE ROI, plus impérieusement.

Le pyjama dans le sac?... sourd donc? (Gaston prend le pyjama dans le sac.) Aidez, je prie. (Gaston ouvre avec mauvaise humeur le pyjama et aide le Roi à le passer.) Le vaporisateur maintenant. (Gaston sort du sac un vaporisateur et le passe au Roi. Le Roi l'arrête.) Vaporisez vous même. Je tiens à sentir bon... elle sent si bon, elle!

Gaston vaporise.

GASTON, très embêté.

Ah?

LE ROI.

Je l'ai senti tout à l'heure... en l'embrassant.

(Gaston furibond, mais se contenant, vaporise le Roi de plus en plus fort et lui envoie tout le parfum dans l'œil. Le Roi furieux.) Attention! domestique! pas dans l'œil... (Puis doucement.) dans les cheveux... là... afin que j'embaume lorsque ma tête se posera sur sa délicieuse poitrine.

Gaston laisse tomber le vaporisateur, le rattrape au vol et parfume encore plus violemment.

VOIX DE LUCIENNE.

Eh bien, Sire ?

LE ROI.

Mais entrez, chère, entrez donc! (Gaston s'arrête de vaporiser le roi. Le roi impérieusement.) Vaporisez! je vous dis, vaporisez! (Entre Lucienne, elle voit son amant en valet de chambre en train de parfumer le roi, elle pousse un cri.) Qu'y a-t-il? (A Gaston.) Assez domestique.

Gaston s'arrête de le parfumer.

LUCIENNE, gênée.

Rien... j'ai marché sur mon peignoir et j'ai cru tomber.

LE ROI, ouvrant ses bsas.

Tomber ? dans mes bras... alors ?

LUCIENNE, gênée.

Oui... oui...

LE ROI, à Lucienne.

Vous vous impatientez, chère jolie... C'est charmant à vous, c'est délicieux! (Il lui embrasse la main que Lucienne très gênée retire.) Vous êtes adorable! (Changeant de ton.) Disparaissez! domestique. (Gaston ne bouge pas.) Disparaissez, dis-je! (Même jeu de Gaston — A Lucienne.) Vous permettez que je dispose de votre valet de chambre?

LUCIENNE, même jeu.

Mais, Sire... comme vous le désirez !...

LE ROI.

Merci ! (A Gaston.) Domestique ! (Il sort son portefeuille.) Voici dix louis ! vous allez prendre mon automobile en bas ! vous allez aller à Saint-Ouen... aux Courses ! (Il prend le journal « Le Jockey ») et vous jouerez pour moi le cheval Sa Majesté, cinq louis gagnant cinq louis placés ! Il est trois heures et cinq, vous avez encore le temps d'arriver... allez !

GASTON, protestant.

Mais Sire !

LE ROI.

Qu'est-ce que c'est ?

GASTON.

C'est que... je ne peux pas m'absenter !

LE ROI.

Vous ne pouvez pas ?...

GASTON.

Non, Sire !

LE ROI.

Puisque madame permet !

GASTON, remettant les deux billets sur la table.

Je n'irai pas.

LE ROI, furieux.

Qu'est-ce que signifie ! Domestique !... vous refusez d'exécuter mon ordre ?

GASTON.

Oui.

LE ROI, à Lucienne.

Madame !... voulez-vous ordonner, je vous prie.

LUCIENNE, gênée et balbutiant.

Mais Sire... je... je... vous êtes chez vous ? je... je...

LE ROI, à Gaston.

Obéissez !... Etes-vous valet de chambre oui ou non ?

GASTON, enlevant son tablier et le jetant au diable.

Eh bien, non, Sire... je ne suis pas valet de chambre. Je suis l'amant de Lucienne... et j'ai voulu faire tout au monde pour vous empêcher de rester seul avec elle.

LE ROI.

Je regrette... mais... tant pis !

GASTON.

Sire !... Vous n'allez pas ?

LE ROI.

Et pourquoi donc pas ?

GASTON.

Parce que... je ne vous permettrai pas...

LE ROI, se moquant.

Vous ne permettez pas ?

GASTON.

Parce que Lucienne ne consentira pas...

Il s'arrête et regarde Lucienne. Le roi la regarde attendant sa réponse.

LUCIENNE.

Moi... je n'ai rien à dire... je suis fonctionnaire...

Le roi s'épanouit.

GASTON.

Enfin, Sire... je ne veux pas...

LE ROI, lui frappant sur l'épaule et avec un bon rire.

Allons! allons! jeune homme, calmez-vous, rassurez-vous... j'ai compris... depuis longtemps... vous êtes amoureux... c'est bien naturel... et vous êtes aimé aussi, je crois... (Lucienne et Gaston approuvent.) Pourquoi viendrai-je pour un moment de plaisir, qui ne serait même pas partagé, vous faire du mal à tous les deux.

GASTON et LUCIENNE.

Oh! Sire!

LE ROI.

Avant d'être roi, j'ai été jeune homme comme vous... oui, je me souviens que j'ai aimé violemment une petite cigarière, jolie, ravissante... elle avait seize ans... Un soir, un grand personnage de la cour l'a remarquée, l'a désirée et usant de son autorité me l'a volée... J'ai beaucoup pleuré. (Le roi essuie une larme au coin de ses yeux.) Je ne veux pas que vous pleuriez, vous... à cause de moi... je ne veux pas...

LUCIENNE.

Sire... Je ne sais que vous dire... votre émotion à ce souvenir...

GASTON.

Sire! oublions tout cela...

LE ROI.

Non!... il faut vous le rappeler au contraire... je le désire... (Il cherche dans sa poche et en tire un écrin.) Je m'étais permis de vous apporter ce petit écrin... il

devait être le souvenir d'une minute de plaisir... souffrez qu'il soit celui d'une seconde de très douce émotion. (A Gaston.) Vous permettez ?

GASTON.

Mais comment donc, Sire, j'allais vous en prier!

Le roi passe la bague au doigt de Lucienne.

LE ROI.

Seulement, à votre tour, soyez chic... (Il les prend sous les bras tous les deux.) Ne dites pas au gouvernement que je n'ai pas .. ils me considéreraient comme... comment vous dites en français ? comme une gourde !

LUCIENNE.

Ne craignez rien, Sire... La petite pensionnaire allait vous demander de ne rien raconter, parce que si on savait que... nous n'avons pas... fichu le Sociétariat !...

LE ROI, très gai.

Alors, ça va bien ! ça va très bien !

On entend arriver quelqu'un en courant, c'est Firmin qui, la figure rouge et suant arrive en coup de vent.

SCÈNE X

LES MÊMES, FIRMIN.

FIRMIN.

Monsieur ! monsieur !

Firmin s'arrête apercevant le roi.

GASTON, désignant le roi.

Vous pouvez y aller, c'est un ami.

FIRMIN.

Sa Majesté a couru dans la troisième... Ça rapporte soixante contre un. Voilà dix mille balles !

Il jette l'argent et les billets sur la table.

LE ROI, à Gaston.

Comment, vous aviez pris aussi ce cheval ?

LUCIENNE.

Tu avais ?...

GASTON.

Mais oui, Sire ! et bien par votre faute !

LE ROI.

Bravo ! Bonne journée... Je crois vraiment que vous ne regretterez ni l'un ni l'autre d'avoir... joué Sa Majesté.

Rideau

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

PQ
2627
A58P4

Nanteuil, Georges
La petite pensionnaire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

8